



Au pied de la montagne Noire, à Verdun-en-Lauragais, Maud et Grégoire Macron élèvent, au Domaine Trotoco, un troupeau de 130 aberdeen angus conduits à l'herbe en agriculture biologique en système extensif. Installés en Gaec - de l'Ayguebelle - en 2018, ils ont priorisé leur investissement dans une génétique venue d'Écosse, misant sur la qualité plutôt que la quantité.

AUDE

## Un vent d'Écosse sur la montagne Noire



Sur la ferme Trotoco, où les parents de Maud étaient éleveurs d'ovins, le Gaec de l'Ayguebelle est créé en 2018, dans le hameau Jean Raymond de Verdun-en-Lauragais. Avant cela, Grégoire est commercial dans le vin à Bordeaux; l'ainé de leurs trois enfants est né, et Maud et Grégoire réfléchissent à changer de vie. Après avoir travaillé dans un cabinet d'audit à Paris, puis avoir réalisé son rêve en Angleterre - celui d'être cavalière dans une écurie de concours complet de haut niveau chez des cavaliers néo-zélandais - Maud pense à la ferme familiale. «Si nous n'avions pas eu de foncier disponible, nous n'aurions certainement pas eu cette réflexion. Trotoco nous a mis le pied à l'étrier.»

Le couple s'oriente rapidement vers le bovin et choisit l'aberdeen angus. «Nous avons réfléchi à une production adaptée au terroir. L'angus est une race rustique, sans cornes et docile. Elle est de taille moyenne, avec une robe noire; une tache blanche étant acceptée depuis l'arrière du nombril jusqu'au pis. Hormis son caractère, nous avons aussi été séduits par cette race pour faire du circuit court. Il nous fallait un élément de démarcation pour aller chercher de la valeur. À l'époque, le travail auprès du consommateur n'était plus à

faire, cette viande était déjà connue. C'est la race la plus représentée dans le monde et son berceau est en Écosse.» Et c'est justement là-bas que Maud et Grégoire, après moult visites d'exploitations locales, sont parvenus - à force d'insistance - à obtenir un petit cheptel provenant du bien réputé élevage d'Hardiesmill. «Nous sommes les premiers et les seuls à avoir pu leur acheter des animaux, de leur élevage connu pour sa génétique à l'herbe et la qualité de sa viande. Passer la frontière a représenté de nombreux allers-retours en amont et une certaine lourdeur administrative, mais les vaches ont très bien supporté ce long voyage.»

### Un élevage sans bâtiment

En achetant 30 animaux écossais, Maud et Grégoire ont fait le choix de prioriser la qualité génétique. Ainsi, plus de la moitié de l'investissement à l'installation a été placé dans l'achat de ce cheptel, le reste dans celui du matériel. «Un an auparavant, nous avions acheté dix brouillards angus dans le Limousin pour nous faire la main et amorcer nos débouchés commerciaux. Cela nous a permis d'attendre que nos vaches d'Écosse entrent en production», rembobine Maud, qui a vendu les premières vaches du Limousin en 2020, et les premières

écossaises en 2021. «Les animaux que nous vendons aujourd'hui sont les bœufs que nous avons vus naître en 2022. Mon travail de maintenant portera ses fruits dans deux ans et demi; et cela les gens ne s'en rendent pas compte; et même nous, nous ne l'avons pas mesuré au départ.» Sans stabulation, les éleveurs se servent de l'ancienne bergerie pour stocker le matériel et le fourrage et garder les veaux le temps du sevrage. Les animaux sont à l'herbe, grâce à la pratique du pâturage tournant dynamique, et sont dans les bois et les vallons l'été. «Lorsqu'il n'y a plus d'herbe, nous leur donnons du foin produit sur la ferme et du foin de luzerne produit dans la plaine du Lauragais», expliquent les éleveurs qui pratiquent même le pâturage des stocks d'herbe sur pied. Ce concept consiste à laisser l'herbe sur pied pour le pâturage estival, au lieu de faire du foin en juin pour le redistribuer en juillet. «Nous réfléchissons avant de prendre le tracteur, déjà parce que ce n'est pas notre passion, mais aussi parce qu'il y a des techniques de culture moins destructrices pour le sol. Notre réflexion nous pousse à réduire nos charges mécaniques, mais pas au détriment du végétal.»

### Une race précoce

Maud et Grégoire ont également choisi la race Angus pour sa précocité de vêlage et sa longévité. «Dans le contexte actuel, c'est important d'avoir un élevage durable, ce sera un argument demain. Cette race est plus économique aussi, car elle vêle à deux ans, alors qu'une race française le plus souvent c'est trois ans, et elle peut produire au-delà de 17 ans.» Maud pratique l'insémination sur les primipares qui ne supporteraient pas le poids d'Eurosceptique, le taureau d'une tonne importé d'Écosse, qui peut s'adonner à la monte naturelle sur l'ensemble des autres mères.

En se lançant dans le métier, Maud et Grégoire ont d'abord pratiqué la vente aux particuliers, grâce à leur réseau. «Cela générerait plus de résultats pour rembourser les emprunts,



Depuis 2023, un organisme de sélection agréé par le ministère de l'Agriculture délivre les pedigrees des animaux nés sur l'Hexagone et gère la race.

mais c'était aussi plus de charges de travail, alors que vendre une carcasse à un boucher c'est un sms et une facture», sourit Maud, qui assure avoir à présent «une mécanique très rodée». La confiance accordée par leur premier boucher, Stéphane Dang de la boucherie toulousaine Côtelette, leur a fait gagner celle de sept autres boucheries de la ville rose. Ils vendent également à quelques particuliers et restaurateurs, qui achètent en carcasse entière. «Nos angus sont 100 % pedigree, du père comme de la mère.» Maud s'occupe de la partie commerciale, des naissances, reproductions et inséminations, et Grégoire de la partie végétale et de la croissance des veaux jusqu'à leur départ en boucherie. «Nous travaillons main dans la main.»

### Un métier qui a du sens

«Si nous avions su, nous ne l'aurions pas fait. Créer une entreprise c'est une aventure, agricole c'est un défi, en couple et qui plus est en bio, c'est inconscient. Nous n'avions pas réalisé la dureté du métier et nous avons complètement sous-estimé la part de la production végétale.» Leur projet d'installation reposait sur un petit cheptel, «mais avec 30 mères on ne peut pas vivre. S'installer en bovin et monter un cheptel est un système long à mettre en place.» Et «nous n'avons pas hérité du savoir-faire agricole de nos parents, nous avons dû tout apprendre en découvrant le métier. C'est parfois un avantage, souvent un handicap». Aujourd'hui «nous sommes dans un environnement que nous adorons,

avec une qualité de vie et des animaux qui nous le rendent bien. Nous avons réussi à donner du sens à notre métier, ce que nous n'avions pas avant, même si dans nos anciens métiers nos carrières étaient assurées», explique le couple, en estimant avoir passé le plus dur. «L'avenir proche est beaucoup plus serein.»

Justine Bonnery



### Les CHIFFRES clés

- 2018 : achat de 10 angus du Limousin, première vente en 2020
- 2019 : achat de 27 mères angus et 1 taureau en Écosse, première vente en 2021. Aujourd'hui 130 bêtes
- 130 hectares de pâture et de bois d'un seul tenant : 45 ha de bois, 75 ha de terres cultivables, le reste de prairies permanentes et landes
- 5 bœufs vendus en 2020, 30 en 2023.



Eurosceptique est le taureau du cheptel. Agé de huit ans, il pèse une tonne. «Il est docile, de taille modérée et a un super caractère. Il rassemble tous les critères que l'on recherche dans une race. Son père est Dunlouis Navis, une star écossaise !»